

Épouse d'Administrateur en Haute-Volta

1951-1957

Par Madame Dolmaire

Nous sommes arrivés en Haute-Volta en octobre 1951.
Pour ma part je venais de passer sept années au Mexique après deux années aux États-Unis.
Le changement était donc grand, mais j'avais connu des régions tropicales, pauvres et sous-développées au Mexique.

Nous avons débarqué à Ouagadougou, venant de Dakar, trois jours après avoir quitté la France dans un avion assez folklorique qui s'était posé à Casablanca, où nous avons passé la nuit dans la salle d'attente, en attendant que l'électricité coupée par un orage à Villa Cisneros au Maroc espagnol, ne soit rétablie, et que l'on puisse y faire le plein d'essence

A Ouagadougou, nous avons été installés dans une grande case en banco, partagée en deux logements, mais dont la partie qui nous avait été attribuée, avait été inoccupée par l'administration depuis un certain temps.

Il y avait une grande pièce séparée en deux par un rideau de toile de jute fixée sur un fer à béton peu rigide.

Il y avait une véranda de chaque côté dont l'une des extrémités avait été transformée en "salle de bains" avec douche et lavabo.

Les fenêtres dans les vérandas, sans vitres, se composaient d'un bâti de bois sur lequel étaient clouées des tôles ondulées aplaties que l'on pouvait maintenir ouvertes par des bâtons que l'on appuyait sur le bord de la "fenêtre".

Comme un "élève administrateur" avait été annoncé, en omettant de préciser qu'il était marié, un petit lit métallique de soldat avec moustiquaire trônait au milieu d'une pièce vide de 5m sur 5, sans autre décor. Avant la fin du jour, un deuxième petit lit de soldat du même type nous fut donné.

Un fauteuil fait localement, sans doute par un charpentier, et deux réfrigérateurs Electrolux à pétrole en mauvais état, dont l'un hors service, et l'autre très intermittent, composaient le mobilier du séjour.

Mais dès le premier soir il fallut s'habiller, moi en robe de ville, mon mari en uniforme, ce qui a permis de constater que du camembert avait coulé dans l'avion sur sa belle casquette neuve brodée.

Notre premier jour en Haute-Volta se terminait donc par un dîner chez monsieur Mouragues, le gouverneur du territoire dans le décor très sobre, mais moins spartiate heureusement que notre logement, du "palais" d'un territoire pauvre.

En réalité, nous avons encore eu une surprise cette nuit-là : nous entendions des bruits et de petits cris non identifiés par des gens débarquant de pays tempérés. Une lampe de poche, car l'électricité était arrêtée à cette heure, nous permit de voir que des dizaines de petites chauves-souris voletaient autour de nous et s'accrochaient aux moustiquaires de nos deux petits lits.

Ce n'est que quelques semaines plus tard, que le gouverneur nous a fait parvenir son propre lit, les "crédits" ayant permis qu'il change son vieux lit métallique avec ornements de laiton que l'on appelle aujourd'hui lit "colonial".

Mais les surprises de nos premières nuits à Ouaga n'étaient pas terminées : dès la première, en me réveillant vers cinq heures du matin, j'ai aperçu un Africain qui nous regardait dormir. Je me suis dressée... et il s'est sauvé. Sans doute avait-il ses habitudes dans cette maison inoccupée depuis un certain temps, et qui n'avait ni portes ni fenêtres qui fermaient. Nous l'avions vraisemblablement dérangé.



M et Mme Dolmaire, lors de leur mariage à Mexico en 1950

Pour compléter le mobilier, une table nous fut procurée encore plus tard, grâce à l'amabilité de l'inspecteur des Affaires administratives, dont la famille était restée en France.

La cuisine était, comme partout à cette époque, à dix mètres de la maison, et faite pour fonctionner uniquement avec du charbon de bois. Elle comprenait un four à pain très rustique.

Dès la première cuisson dans ce four à charbon de bois, l'unique plat pyrex que je possédais éclata au contact des quelques braises laissées dans le fond. J'ai dû imaginer un autre système: sur les braises, deux fers à béton parallèles supportaient une boîte de lait Guigoz sur laquelle je mettais le moule contenant gâteau ou tarte, et je recouvrais le tout d'une "tine" métallique sur laquelle je mettais des braises. Cela marchait très bien.

L'électricité nous était fournie entre 18h et 22h par un générateur entraîné par le vieux moteur d'un camion Citroën T 45 qui tournait quelque part en ville. Comme nous étions au bout des "Champs-Élysées", c'est-à-dire en bout de ligne, nous n'avions droit le plus souvent qu'à un petit filament rouge dans nos ampoules.

Parmi les surprises de cette nouvelle vie, nous avons découvert l'absence de coiffeurs, y compris pour les hommes. Ce sont donc les épouses qui coupaient les cheveux de leurs maris. Il fallut pour cela faire venir du matériel de France (de la Manufacture de St Étienne), mais en attendant, il y avait toujours quelqu'un pour vous prêter ce qu'il fallait. Autre chose était la technique, et nos maris avaient souvent l'air d'avoir les cheveux mangés par les mites. Mais il pouvait y avoir pire. Un soir où l'on se préparait une activité "culturelle", avec une conférence de l'historien Chastenot, une coupure de courant vers 19h vint arrêter les efforts de certaines d'entre nous pour rendre nos maris présentables. Et c'est ainsi que mon mari, et notre voisin qui habitait l'autre moitié de la maison arrivèrent à la conférence, avec seulement la moitié de la tête qui avait pu subir la tonte.

Indépendamment de ces quelques souvenirs amusants, je dois dire que je suis arrivée enceinte de deux mois, et que, la chaleur aidant, je me suis rapidement sentie très fatiguée, quand je n'étais pas malade comme un chien. Le médecin-chef me conseillait de retourner en France, mais il n'y avait là-bas nul endroit pour m'accueillir, et je ne voulais pas quitter mon mari après quatre mois de mariage.

Il fallait quand même faire les courses essentielles, bien que les amis que nous nous sommes faits nous aient bien aidés.

Les courses se faisaient à bicyclette, seul moyen de transport possible sauf exception rare, pour les épouses d'administrateurs en Haute-Volta, et à plus forte raison pour l'épouse d'un élève administrateur qui venait d'arriver. Je dois rappeler aussi qu'à l'époque, tout le monde n'avait pas son permis de conduire, et mon mari ne l'avait pas. En outre, en principe, les voitures administratives ne pouvaient être conduites que par des chauffeurs de l'administration, et il n'y en avait pas pour un élève administrateur. De toute façon les femmes n'étaient pas prévues pour être transportées dans lesdites voitures où elles n'étaient que tolérées, pour des raisons de responsabilité civile.

Le grand marché était à environ trois kilomètres de notre "case", et nous y allions ensemble avec Claire Garreau.

Au bout de quelques mois je n'ai plus eu la force d'aller en ville, car la fatigue, le manque de globules rouges et les nausées me paralysaient pendant toute la partie chaude de la journée.

Mon mari dut me faire la cuisine après sa sortie du bureau à midi et demi car nous n'avions pas de cuisinier à cette époque. La température oscillait à cette heure entre 40 et 43°, heureusement secs, à l'ombre.

Tout se termina un jour de mai 1952 par un accouchement difficile et assez risqué où l'on dut m'opérer avec les moyens du bord une fois de plus : anesthésie au chloroforme sur un coton, table de forceps à laquelle il manquait une pièce et que mon mari suppléa, "catgut" pour recoudre les dégâts qui manqua en cours d'une opération de plusieurs heures en comptant l'accouchement, lampe électrique de poche de mon mari tenue par lui pour me recoudre, etc... Le tout par une température d'environ 40 degrés dans la pièce.

Quand tout fut fini, et un petit garçon né, mon mari m'abandonna pour se mettre en grand uniforme afin de recevoir monsieur Roland Pré, le nouveau gouverneur qui arrivait.

Des difficultés dues à des soins postopératoires peu attentifs m'obligèrent à subir une opération de rattrapage quelques mois plus tard, à Bobo-dioulasso, où il y avait une salle d'opération refaite à l'initiative du Gouverneur Roland Pré, mais où j'ai failli y rester à la suite d'une hémorragie la nuit. En effet, la brave femme africaine, payée par nous pour avertir en cas de problème, ne se réveillait pas. Par chance une bonne sœur de l'Hôpital passant par là a entendu ma clochette sonner et est venue voir, mais il a fallu alerter le Chirurgien, une bonne sœur elle aussi, hollandaise, mettre le groupe électrogène en route etc.

Tout cela explique que je ne puisse pas beaucoup parler des Voltaïques rencontrés à Ouagadougou.

Habitant assez loin de la ville africaine, sans moyen de transport pratique, et condamnée à un repos pénible, le monde africain restait mystérieux et inconnu, alors que j'étais curieuse de le connaître, particulièrement parce qu'à Mexico, mes goûts m'avaient porté vers des études d'assistante sociale, mais aussi de muséographie, dans ce paradis des études précolombiennes.

Je devais, en attendant mieux, me contenter d'activités très prosaïques.

Quand ai-je commencé à avoir des volailles? Je ne m'en souviens pas, mais je me rappelle très bien que j'ai eu 25 canards de Barbarie qui aimaient beaucoup rejoindre ceux du gouverneur à quelques dizaines de mètres de chez nous. Ils aimaient le faire en volant et je n'osais pas leur couper suffisamment les plumes des ailes par crainte qu'ils n'aient mal.

Plus tard, alors que le gouverneur Mouragues avait été remplacé par Roland Pré, j'ai vu un jour celui-ci arriver à la maison pour voir l'état de travaux qu'il avait voulu, accompagné de Leproux, son chef de cabinet, et suivi par mes 25 canards, l'un derrière l'autre, heureusement silencieux, ce qui est le propre de cette variété de canards.

Mais pourquoi avais-je des volailles ? Je n'en sais rien, en partie pour avoir de la viande de ma production, en partie peut-être parce que cela me donnait un domaine propre qui correspondait à un goût ancien pour l'exploitation des produits de la terre.

Nous avons quitté Ouagadougou pour Gaoua en juin 1953, avec nos volailles...

Heureusement des amis étaient arrivés de France avec un gros chien qu'ils avaient amené dans une grosse panier qu'ils nous ont donnée, et cela nous a permis d'emporter nos 60 volailles diverses.

Après 600km de tôle ondulée, tout le monde est arrivé en bonne forme, et il y avait même un oeuf entier au fond de la panier

À Gaoua, tout ce qui concernait l'administration se trouvait sur un plateau de latérite qui dominait le bourg.

En plein centre du plateau, juste en face de la route qui montait du village, se trouvait une grande case en banco couverte de chaume qui abritait les bureaux.

Une grande allée traversait le plateau sur toute sa longueur, et les différentes habitations se situaient de chaque côté.

Nous avons été mis dans l'ancienne case du commandant de Cercle, grande bâtisse en banco tout en longueur avec 4 pièces centrales entourées de vérandas dont les plafonds étaient composés de troncs de palmiers serrés les uns contre les autres pour soutenir le banco de la terrasse, et entre lesquels se trouvaient des quantités de nids d'hirondelles dont les habitants volaient sans cesse en salissant les murs.

Pas d'électricité bien sûr, mais des lampes à pétrole à pression, quand elles voulaient bien marcher, sinon des lampes tempêtes.

Nous profitions quand même du groupe électrogène du commandant de cercle, fort bruyant et qui se trouvait contre l'extrémité de notre maison, sans nous donner de courant, car nous n'étions pas branchés dessus.

De ce plateau la vue sur Gaoua était très plaisante, particulièrement quand les flamboyants étaient en fleurs, sur la place du marché et le long de la route d'accès au plateau.

Le toit en terrasse de notre maison était en très mauvais état, bien qu'il ait déjà été réparé, mais nous avons eu beaucoup de chance qu'il ne s'est écroulé qu'après notre départ, une poutrelle métallique de renfort tombant sur le lit,...inoccupé. Mon mari disait toujours qu'il n'y avait pas assez de crédits d'entretien et qu'il ne voulait pas en prendre sur les crédits des routes, crédits sacrés pour lui.

Le poulailler, toujours lui, se trouvait contre la maison, à son extrémité, et mes volailles ne semblaient pas avoir souffert de leur transport jusqu'au jour où elles se sont mises à disparaître mystérieusement. "C'est le serpent" disaient boys et garde, mais j'avoue avoir pensé que le serpent devait avoir deux pattes.

Jusqu'au soir où l'un des boys est arrivé très excité en criant : "le serpent, le serpent" Effectivement il y avait un python en train d'étouffer une poule avec les petits poussins qui lui couraient dessus. Mon mari est allé chercher son fusil et a tué le serpent.

Mais le python était tabou pour certains lobis de la région dont il était "le grand-père" mythique.

L'adjudant-chef des gardes, lui-même Lobi du pays, nous expliqua que parce que ce python était venu voler, nous avons le droit de nous défendre, sinon il aurait fallu faire un sacrifice expiatoire, et a nous aurait coûté un bœuf.

Une autre fois, voulant descendre au village de Gaoua, j'empruntais la route qui descendait du plateau, lorsque l'adjudant-chef des gardes se précipita sur moi en me disant : " Tu ne peux pas passer par là madame, il ne faut pas que tu descendes !..."

La gendarmerie et la prison se trouvaient le long de cette route, et j'ai appris ensuite que quelqu'un venait de s'échapper de la prison, et que les gardes venaient de le rattraper, mais tout nu, et l'adjudant-chef ne voulait pas que je risque de le voir ainsi.

J'ai trouvé cela charmant.

Mon mari est revenu en "pays lobi", à Batié, en février 1955, et je ne l'ai rejoint qu'en mai, après la naissance en France de notre fille, dont le frère était né à Ouagadougou en mai 1952.

J'avais dû accoucher en France, car la première naissance à Ouagadougou, faite dans les conditions déjà décrites, avait entraîné des dégâts qui avaient exigé une césarienne.

Batié, le poste le plus au sud de la Haute-Volta, à 70 km de Gaoua. Pour y arriver, il fallait traverser le Bambassou, un affluent de la Volta. Un superbe pont passait dessus depuis quelques années, mais les crédits avaient été insuffisants pour aménager les rampes d'accès, et l'on continuait à utiliser le gué, en saison sèche bien sûr, car en saison des pluies où l'eau pouvait monter de 11m pendant plusieurs mois, le pont dominait, solitaire et inutilisé, une rivière de 800m de large.

Batié était ainsi coupé du reste du territoire, du moins par la voie directe; on y vivait donc en circuit fermé pendant la saison des pluies.

La région comptait de nombreux troupeaux de bovins, utilisés presque exclusivement pour les dots des femmes. Il arrivait quand même que l'on abatte une vieille vache stérile. Ces vaches donnaient ainsi environ un litre de lait par jour, ce qui était mieux que rien. Et comme j'avais amené de France une petite baratte achetée chez Manufrance, je faisais du beurre, avec la crème du lait qui montait au-dessus de celui-ci, et que je faisais bouillir, par précaution, bien que tous les experts en France m'aient dit que l'on ne pouvait pas faire de beurre avec de la crème de lait bouilli.

En ce qui concerne l'eau, aussi bien à Batié qu'à Gaoua ou Ouaga une "corvée d'eau" passait tous les matins et remplissait un fût de 200 litres qui se trouvait à un angle de la maison. Nous n'avons jamais eu de prisonniers pour le faire, mais des manœuvres payés

Une pompe Japy à main servait à monter l'eau dans un autre fût sur le toit, ce qui permettait d'avoir une petite pression d'eau à la douche, au lavabo et pour les W.C. C'était une amélioration par rapport au seau à douche, et, en plus, sur le toit ou la terrasse, l'eau chauffait toute seule.

Il y a lieu de noter que les Anglais de la Gold Coast voisine qui savaient faire pousser du gazon autour de leur résidence admiraient nos salades qu'ils ne savaient pas faire pousser, et notre système de douche et de chasse d'eau. Mon mari prétendait aussi qu'ils préféraient notre Cognac à leur whisky.

Chez eux, on continuait aussi à prendre des bains alimentés par des tines apportées par les "boys", mais en ignorant notre système à "pression" grâce au fût placé sur le toit.

Pour faire la cuisine il fallait filtrer l'eau et la faire bouillir. En effet, l'eau était puisée au marigot. En saison des pluies, il lui arrivait d'être relativement claire, mais en saison sèche, lorsque l'on approchait du fond, elle devenait de plus en plus boueuse, et il fallait mettre de l'alun dedans pour que les boues se déposent. L'eau "alimentaire" ne subissait pas, bien sûr, ce dernier traitement.

Par ailleurs, à Batié comme à Gaoua, un potager permettait d'avoir des légumes frais, mais tout ne poussait pas car les attaques de parasites et d'insectes étaient fréquentes, et je ne savais pas toujours comment lutter, car il n'y avait personne sur place pour me conseiller en dehors des Pères blancs, cependant que les livres amenés de France n'étaient pas toujours bien adaptés. Les livres destinés à l'Afrique non plus à cette époque.

Mon rôle imprévu a aussi été, plusieurs fois, de rassurer des Africains qui se sentaient en sécurité sous le toit du "Commandant".

Ainsi, un douanier d'origine guinéenne était persuadé que sa femme avait le pouvoir de le changer en bœuf pour pouvoir le faire tuer. Comme cela ne pouvait se faire que de nuit, il venait coucher à la maison, y compris pendant les tournées de mon mari.

Les femmes lobis vivaient à peu près nues avec sur les fesses un bouquet de feuilles fraîches d'une variété particulière, attaché avec des ficelles faites localement, et de couleurs différentes selon qu'elles étaient vierges, mariées ou veuves.

Elles avaient le crâne rasé, et des "labrets" dans les lèvres :

Vers 10 ans plus ou moins on leur faisait un trou dans les lèvres supérieures et inférieures, que l'on empêchait de se refermer avec une paille enfilée dans le trou. Plus tard, on mettait un bout de bois, de plus en plus gros, jusqu'à ce qu'à la fin on puisse y mettre une pierre taillée spécialement d'environ 5 à 6 cm de diamètre. Personne n'a pu nous donner une explication satisfaisante de cette coutume.

Mon mari m'emmenait rarement dans ses tournées parce qu'il estimait que ce n'était pas ma place, mais il est arrivé tout de même que je sorte avec lui.

Ainsi un premier novembre, jour férié pour nous ce qui n'excluait pas de payer des manoeuvres qui avaient travaillé dans un village un peu isolé.

Nous sommes donc partis avec les enfants âgés de 3 ans et de 8 mois dans la Land-Rover dont on avait enlevé les portes parce que l'on était en saison sèche. et qu'il faisait chaud.

Arrivés dans le village, mon mari nous laissa dans la voiture pour aller s'occuper des manoeuvres, et rapidement la voiture fut prise d'assaut par des femmes qui n'avaient jamais vu d'enfants blancs, et qui voulaient les toucher.

Les deux enfants hurlaient, effrayés sans doute par toutes ces bouches ouvertes par les labrets incrustés dans les lèvres d'où sortaient les rires ainsi que les cris de joie et d'étonnement que poussaient toutes ces femmes.

Il m'est également arrivé d'aller à Kampti dont mon mari était aussi chef de subdivision, et où il passait deux à trois jours par semaine.

La "résidence" de Kampti était une vieille pailote dont le chaume n'avait pas été entretenu depuis longtemps par manque d'occupant.

D'ailleurs la première fois où mon mari y a couché, un garde prudent avait examiné les lieux et débusqué un magnifique serpent cracheur (une variété de cobra), de près de 2m de long, qui s'y était établi.

Il n'était pas le seul car, la nuit, il fut au début difficile de dormir à cause de bruits ressemblant à une forte respiration rythmée au-dessus de nos têtes : il y avait un nid de chouettes que l'on a fini par découvrir.

En saison des pluies mon mari a dû installer des tôles sur le bâti de la moustiquaire pour éviter l'eau qui coulait, et demandé au gouverneur de lui envoyer une pirogue s'il n'y avait plus de crédits d'entretien des bâtiments.

À Batié nous avons le même problème avec une fort belle maison, mais dont le toit, en fibrociment ondulé, avait beaucoup souffert depuis sa construction, sans que l'on ait eu les moyens de le réparer. Aussi quand il pleuvait, je ne possédais pas toujours assez de bassines et de récipients pour recueillir tout ce qui passait au travers des trous..

J'allais aussi quand j'en avais le temps sur les marchés, ce qui a toujours été un de mes plaisirs, dans tous les pays que j'ai connus. On y voit les gens, ce qu'ils produisent, et de quoi ils vivent.

À Gaoua ou Batié, je pouvais bien sûr y aller à pied.

Les marchés de cette région avaient pour particularité d'avoir lieu tous les cinq jours, les habitants ayant un système numérique à base 5 et non pas 10 comme nous.

Qu'y trouvait-on?

Du mil évidemment, quelques racines comme l'igname dont le pays, pour des raisons climatiques, était assez gros producteur, du riz rouge, des légumes ou condiments comme le gombo, du sel, des allumettes, des cigarettes, éventuellement vendues à l'unité, des poulets, des pièces de tissus filé et tissé localement, plus rarement d'origine industrielle, et enfin, chose étonnante dans ce pays couvert de végétation, des feuilles pour l'"habit" des femmes, car celles-ci ne se "vétissaient" pas avec n'importe quelles feuilles.

La seconde particularité de ces marchés, était que les transactions ne se faisaient pas en monnaie (sauf exceptionnellement en thalers d'argent originaires de l'ancien empire Austro-hongrois), mais en "cauris", petits coquillages dont l'origine, elle, est la région de Zanzibar sur les côtes de l'Océan indien. Avant donc de pouvoir acheter, il fallait que j'achète des cauris.

Mais une femme d'administrateur s'occupait aussi autrement : chaque semaine, les filles de l'école qui le voulaient, venaient à la maison pour apprendre à coudre.

L'institutrice, originaire du Dahomey, les accompagnait, et apparemment, cela leur plaisait, car après que j'ai dû interrompre...pour la naissance à Bobo, toujours par césarienne, du numéro 3, elles sont venues me demander de reprendre cette activité évidemment accompagnée d'un goûter, sans doute apprécié, lui aussi.

Et puis, il y eut à s'occuper de filles de l'école dont l'un des parents ou les deux étaient décédés, et qui souhaitaient éviter d'être mariées avec qui elles ne voulaient pas.

C'est ainsi que vers 1980, l'une d'entre elles, mariée selon son cœur grâce à moi m'a-t-elle rappelé, m'a retrouvée par l'Ambassade de Haute-Volta, et appelée depuis une clinique de Neuilly où elle accompagnait, comme infirmière et femme de député, la femme d'un ministre qui venait se faire soigner en France.

J'ai vu arriver chez moi où je l'ai invitée, une forte femme, mère de huit enfants qui m'a demandé: "Vous me reconnaissez?"...Vingt-cinq années plus tard ! ...

S'agissant de mes propres enfants, ils me prenaient beaucoup de temps car je n'ai jamais voulu, sauf exception très temporaire, les confier à du personnel local, et cela pour deux raisons : la première est que "l'éducation" qu'ils auraient pu ainsi recevoir ne me paraissait pas conforme à l'idée que j'avais de l'éducation. La seconde est que je ne voulais pas voir mes enfants prendre de mauvaises habitudes, et particulièrement de commander pour se faire servir.

Cette crainte a été illustrée quelques années plus tard, à Zinder, alors que l'un de mes enfants avait fait je ne sais quelle bêtise, et que je demandais au "boy", très sérieux et lui-même père de famille: " mais enfin qui commande, toi ou bébé?", et qu'il m'avait répondu sans hésiter: "c'est bébé!"

Reste une occupation de femmes d'administrateur qui me posait souvent des problèmes : nous recevions toutes les personnes " de passage", autrement dit tous les fonctionnaires qui arrivaient jusqu'à Batié, et quelques autres.

C'était sympathique et nous permettait de voir d'autres personnes que le couple européen du service de la "Trypano" (la lutte contre la maladie du sommeil, et quelques autres fléaux locaux particulièrement actifs dans cette région) ", présent à Batié, le médecin africain d'origine togolaise, la sage-femme dahoméenne, l'institutrice, l'infirmier vétérinaire Mossi de Ouahigouya, futur ministre en 1956, et les trois pères blancs de Legmoïn (30km).

Mais il fallait les loger et les nourrir.

Pour les loger il y avait une chambre dite " de passage" indépendante de la Résidence et dont j'assurais l'entretien.

Pour la nourriture, je recevais tout le monde, en souhaitant que l'on me prévienne (par télégramme comme cela se pratiquait couramment), car les ressources locales étaient limitées:

légumes du jardin selon les saisons, et à certains moments rien d'autre ne voulait pousser qu'une variété d'épinards à feuilles épaisses et des tomates, volailles de ma basse-cour, quelquefois viande de "bœuf" vendue sur le marché ou que je pouvais commander au "boucher", viande de chasse quand mon mari avait pu rencontrer et tuer une antilope, grande ou petite, un phacochère, des pintades, des canards sauvages ou des sarcelles.

Le pain était fait à la maison jusqu'à ce qu'un "boulangier" se mette à en faire au village.

Mais quelquefois il nous arrivait quelqu'un à midi qui demandait candidement où l'on pouvait trouver l'hôtel et le restaurant!

Il fallait se débrouiller avec les moyens du bord, alors que la vraie épicerie la plus proche se trouvait à Bobo-Dioulasso, soit 280km, ou plus exactement cinq heures de route pour y aller en saison sèche, et jusqu'à dix ou douze en saison des pluies, soit deux jours aller et retour dans les meilleurs cas, trois ou quatre dans les plus mauvais, ce qui est arrivé un jour de saison des pluies alors que le lait Guigoz de ma petite fille qui ne supportait rien d'autre, s'est trouvé mauvais.

Heureusement que j'avais toujours des conserves, mais pas toujours de la viande en quantité suffisante pour les convives imprévus.

C'est ainsi qu'un jour ayant deux jeunes pigeons pour mon mari et moi, mais un "invité" de la dernière heure étant arrivé, je ne savais comment m'en sortir lorsqu'un coup de fusil



Marcel Dolmaire sur sa mule au Mexique chez les Indiens Huastèques

éclata à quelques mètres de nous sur la terrasse. et nous fit sursauter.

Le garde, ancien de l'armée d'Italie avec le général Juin qui avait compris mon embarras venait de tuer un pigeon adulte sur le toit pour compléter le repas. C'est mon mari qui le mangea, ou plutôt le suçà, car les pigeons adultes sont immangeables.

Bien entendu nous recevions à nos frais, les "frais de réception" payés par l'administration étant négligeables au niveau de mon mari. Mais cela nous faisait plaisir, et certains de ces visiteurs de passage sont encore nos amis.

*Témoignage rédigé pour "Nous étions avec eux Outre-mer" (150 pages),
J.M Payen, .Chateauroux*

*Autorisation de publication sur le Site des Clionautes
donnée par Marcel Dolmaire - 08/01/2006*